

Ma mère rapetisse. Mon père grossit.

Maman picore dans son assiette et passe plus de temps à parler qu'à manger. Papa fait semblant d'écouter le flot de paroles toujours joyeuses, mais il ne suit pas la conversation, il mange et avale comme un ogre sans jamais dire mot. Je me dis, sans me trouver drôle, que ma mère rapetisse depuis qu'elle a trouvé la parole et que mon père grossit depuis que le parkinson lui a ôté de la bouche tous les mots qui résonnent encore dans sa tête.

Le médecin m'a expliqué. « Cela s'appelle le parkinson rigide, auquel il faut ajouter son dernier accident cardiaque. Je vous fais grâce des détails scientifiques, mais disons que c'est un problème de relais entre les neurones. Le cerveau du malade donne l'ordre de marcher, mais les neurones n'entendent pas assez rapidement le commandement, alors le malade tombe. Le malade veut parler, mais ses cordes vocales et sa bouche réagissent trop tard. Elles n'ont pas reçu à temps les impulsions électriques. Il sait comment

marcher, comment parler, il est conscient, il comprend tout. Mais il tombe, il balbutie et vous avez l'impression qu'il est absent et ne vous entend pas. Voilà, ce n'est pas compliqué... J'oubliais, c'est une maladie dégénérative. Vous me comprenez? »

Oui. Merci docteur. Et ça peut durer longtemps? Des années. Et on peut faire quelque chose, je veux dire la médecine? Non. On tente de contrôler. Merci, docteur.

Papa, donc, conçoit parfaitement le mot, la phrase, le paragraphe, car il avait plutôt l'habitude de parler en paragraphes. Il entend et comprend tout ce qu'on lui dit, il veut discuter, expliquer, démolir le raisonnement d'un de ses enfants, il est fier de la partie cinglante qu'il a construite, de la démonstration qu'il s'apprête à faire, puis il n'entend pas sa bouche parler, il n'entend que dans sa tête tous ces mots qui lui reviennent comme un renvoi d'égout dans un lavabo. Alors, il rage ou il jure, parfois il baisse la tête et pleure, et pour s'occuper pendant que la ligne blanche des paroles de maman s'allonge jusque dans des pays lointains, il mange. Parfois il éructe un blasphème qui fige l'assemblée des enfants et qui interrompt maman dont le gazouillis s'éteint délicatement comme celui des oiseaux effrayés. Il replonge dans son assiette. Du couteau, qu'il contrôle encore assez bien, il façonne des petites piles d'aliments qu'il pousse sur la fourchette et qu'il enfourne. Des traces de sa fournée pendent aux commissures de ses lèvres. Il le sait bien. Il sent ce gras qui glisse sur son menton et qui va tacher la nappe

immaculée de sa femme. Cela le rend probablement honteux. Il n'aime pas se comporter comme un malappris, et son orgueil est aussi démesuré que celui de César dans *Astérix*. Mais entre le moment où il sent que cela dégouline et celui où sa main rejoindra sa serviette de table, maman a déjà pris la sienne et essuyé son menton souillé de sauce.

Il ne comprend plus rien. Il possède les mots et toutes les pensées, mais personne ne les entend. Il sait tous les pas et les gestes, mais il tombe ou laisse échapper le verre. C'est ainsi qu'assis à sa gauche durant chaque repas de famille j'interprète ses colères ou ses démissions. Je préfère les colères. Elles disent que l'homme que j'ai connu, et que je n'aime pas, existe encore.

Toute sa vie, à coup de gifles et de gueule, papa nous a enseigné les bonnes manières, le s'il vous plaît et le merci, la tenue de la fourchette et du couteau, le dos droit et les coudes jamais sur la table. Tous les enfants de la famille respectent encore aujourd'hui ces règles élémentaires de civilité qu'ils transmettent à leurs propres enfants avec, je l'espère, un peu plus de douceur. Nous n'étions pas riches, mais il était fier et orgueilleux. La fierté de quoi, je ne sais trop. Quant à l'orgueil, voilà une qualité et un défaut que partageaient la majorité des hommes de sa génération. Il nous voulait mieux que les autres et plus grands que lui, ce qui n'était pas peu. Cette fascination pour la politesse et la bienséance à table m'intriguait. Elle ne pouvait donc venir que de ses lectures ou de fréquentations

secrètes, ou encore de maman, parce que, dans sa famille et dans le quartier, les coudes envahissaient la table, les couteaux sciaient maladroitement la viande et se portaient à la bouche comme une sucette. Aujourd'hui, nous essuyons ses lèvres en tentant par délicatesse et respect de le faire rire.

Imaginons que je suis mon père en ce moment précis et qu'on m'essuie la bouche en m'expliquant, hilare, que je dégoutte, qu'on m'offre d'aller dormir même si je ne suis pas fatigué, qu'on me prive de dessert parce que celui-ci est trop riche et que ce n'est pas bon pour ma santé. Je suis papa. Je sais que je suis malade, très malade. Je veux tuer. On m'humilie. Je ne suis pas un enfant. Et même quand j'étais enfant, je me sentais diminué, insulté quand on me fourrait dans le visage un linge quelconque et qu'on frottait allègrement en me disant que j'étais tout barbouillé. Je me demande ce que pense le vieux que sa vieille traite comme un enfant.

Sur la table, la corbeille à pain est vide. Depuis quelques secondes seulement. J'ai mangé la dernière tranche. Je regarde à ma droite. Je vois le regard ulcéré de papa qui fixe l'absence de pain comme s'il était victime d'une injustice insoutenable. Une famille sans pain. Un père sans pain. L'histoire de l'humanité misérable dans cette seule accusation : pas de pain. Je le sens prêt à rugir, et maman, qui se préoccupe de sa santé, compte dans sa tête le nombre de tranches de pain qu'il a englouties et elle déprime. Elle consulte à sa droite et reçoit l'approbation d'une de mes sœurs qui calcule les

calories. Tu veux encore du pain, papa ? Il me regarde et fait un bruit qui ressemble à oui mais qui tient plus du contentement du bébé qui sent la pointe du sein de sa mère se mouiller de lait. Maman baisse la tête, la sœur me poignarde du regard. Quand il voit la corbeille à pain de nouveau remplie, il roucoule. Je ne mens pas. Il prend une épaisse tranche, la tartine de beurre puis de pâté, auquel il a fait signe de la main et que je lui ai tendu, et se la fait en trois bouchées qui avalent plus qu'elles ne mangent. Il semble bien que le parkinson rigide ne résiste pas à l'envie du pain et que les neurones comprennent encore les odeurs du pâté. Ma sœur marmonne des mots inaudibles. Autrement dit, elle maugrée. Maman observe ce contentement gourmand, hausse les épaules et les rapproche davantage de la table, le nez dans son assiette presque vide comme si elle souhaitait rapetisser.

Papa mâchouille son pain gorgé de beurre qu'il a trempé dans la vinaigrette de la salade puisqu'il ne reste plus de pâté. Il coupe un morceau de camembert qu'il ingurgite prestement. Il ne regarde personne. Ses yeux fixent la table, les paupières tombent comme de vieilles persiennes. Bon Dieu, il se sent coupable ! C'est ce que je pense. Mais peut-être ne fait-il rien d'autre que prendre un répit avant de repartir à l'assaut de la table. Depuis son AVC, son parkinson et que ses jambes ne le suivent plus, depuis que la parole ne se retrouve pas dans sa bouche quand il la tient dans la tête, depuis qu'on s'occupe de lui, lui qui ne s'est jamais soucié de personne, depuis qu'il n'est plus un homme, un vrai,

qui tonne et ordonne, il fait des yeux d'enfant coupable quand il subtilise une tranche de pain et des yeux de voleur quand il engouffre plus de fromage en deux bouchées que ses trois voisins de table. Maman rapetisse en constatant ces écarts interdits par la médecine. En mangeant ainsi, mon père malade assassinerait certainement ma mère en bonne santé.